



L'affaire Dan Cooper

PIERRE MIKAÏLOFF

L'AFFAIRE
DAN COOPER

Pierre Mikailoff

L'AFFAIRE DAN COOPER

LA MANUFACTURE DE LIVRES

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-746-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Si vous ne trouvez pas de boulot parce qu'ils vous
croient cinglé
Si vos plus belles années sont parties en fumée
Si vous vous réveillez le matin
Avec pour seule compagnie une douleur lancinante
C'est que le moment est venu de prendre l'avion¹*

1. «Bag Full Of Money», Roger McGuinn – Jacques Levy,
1972.

LA CONFESSION DE D.C.

Je flotte dans le ciel
Jamais eu l'ambition d'apprendre à voler
Je serai heureux quand ce sera fini
Et que je serai sur le point d'atterrir
Un sac plein de fric à la main¹

Ne cherchez pas mon nom dans l'annuaire, il n'y figure pas et n'y a jamais figuré. Pour les plus jeunes d'entre vous, il n'évoque rien, pour ceux qui étaient en âge de lire les journaux au début des années soixante-dix, il reste associé à un fait divers célèbre. J'ai inspiré des dizaines de personnages de fiction, j'apparais dans des séries télé, des films, des romans, des documentaires, des

1. «Bag Full Of Money», Roger McGuinn – Jacques Levy, 1972.

chansons, des bandes dessinées... Dans le hameau d'Ariel, la patronne d'une taverne a même créé un D. Cooper Day en mon honneur. Tout ça, parce que depuis cinquante ans, je demeure une putain d'énigme !

Le moment est venu de raconter mon aventure telle que je l'ai vécue, et non telle que les journalistes et autres fouineurs l'ont écrite. Quand elle commence, le 24 novembre 1971, je suis un mâle américain au faîte de sa productivité, un vrai cliché publicitaire. Cheveux courts, costume-cravate, attaché-case : je corresponds tellement au stéréotype du cadre trentenaire de race blanche que je me fonds dans le décor.

En cette veille de Thanksgiving, un pâle soleil éclaire le parking du Portland International Airport où j'abandonne ma vieille Ford. Après avoir extrait mon unique bagage du coffre, je jette le ticket de parking – je n'en aurai plus besoin – et me dirige vers le hall d'embarquement. Je cherche des yeux le comptoir de la Northern Airlines. Une charmante hôtesse m'annonce que le Vol 505 décollera à l'heure.

À l'époque, le contrôle des passagers est une simple formalité : vous pouvez introduire un bazooka dans un jet du moment que vous n'êtes pas en surpoids. C'est tout

L'AFFAIRE DAN COOPER

juste si la fille qui vérifie les billets accorde un regard à la mallette que je demande à garder en cabine. J'ai beau avoir répété l'opération des dizaines de fois dans ses moindres détails, je suis un peu ému en gravissant les marches qui mènent à la cabine. Vous conviendrez que ce n'est pas tous les jours qu'on détourne un Boeing 727.

12 JUILLET 2016

Mark Anderson était assis devant sa vieille machine à écrire IBM, dans sa pièce préférée, le bureau qu'il avait aménagé dans le sous-sol de sa maison. Il y passait ses journées, parfois ses nuits, depuis le décès de Norma, à classer ses archives, quarante-quatre ans de chroniques judiciaires. C'est en vain qu'elle lui avait suggéré de libérer une partie des étagères qui pliaient sous le poids de dossiers gonflés de pages dactylographiées, de photocopies, de photos jaunies par le temps. Au moins quelques-unes, plaidait-elle, pour y ranger les confitures et les conserves qu'elle préparait pour l'hiver. Mais il demeurait inflexible. Et maintenant qu'elle n'était plus là, la préservation de ces documents constituait sa seule raison de vivre, car ils n'avaient pas procréé, ses spermatozoïdes

étaient trop fainéants selon les médecins. Il projetait, si sa santé lui en laissait le temps, d'écrire un livre qui rassemblerait les affaires les plus retentissantes couvertes au cours de sa carrière. Pour l'instant, il en était à la cent cinquantième version de l'avant-propos. La corbeille à papier débordait.

Il relut le paragraphe qu'il venait de rédiger, estima que cela ne valait pas un pet de lapin et en fit une nouvelle boulette. Son regard erra un instant sur le fouillis qui encombrait la vaste table sur laquelle il était installé, puis s'arrêta sur l'édition du jour de l'*Oregonian* qu'il n'avait pas encore ouverte. Comme tous les anciens du quotidien de Portland, depuis son départ en retraite, il bénéficiait d'un abonnement gratuit.

Il accorda peu d'attention à la une que se partageaient une alerte à la pollution sur le littoral, l'inauguration d'un centre commercial et la fermeture d'une aciérie, pour aller directement à la rubrique judiciaire. Son successeur, Richard Kaminski, bien que fraîchement sorti d'une école de journalisme et vierge de toute expérience professionnelle, hormis quelques stages ici et là, s'avérait très capable.

Malgré leur différence d'âge, au cours des quelques mois pendant lesquels il lui avait passé le relais, leur relation avait pris un tour amical. Se gardant de tout paternalisme, Anderson lui avait enseigné les ficelles du métier et présenté les huiles du comté en matière de maintien de l'ordre et de justice. Souvent, en fin de journée, ils décompressaient autour d'une bière, un rituel auquel se plie volontiers la population de la «ville aux quatre-vingt-cinq brasseries», comme le rappellent les sites des agences de voyage. Dick, comme il l'appelait familièrement, semblait prendre un réel intérêt à l'écouter ressasser ses souvenirs d'une époque où la salle de rédaction ressemblait à un fumoir, où les journalistes passaient leurs appels depuis un téléphone fixe et manipulaient de volumineuses encyclopédies lorsqu'ils voulaient vérifier la date de naissance de Lee Harvey Oswald ou les statistiques de la criminalité à Chicago en 1974.

Il lisait toujours avec intérêt les articles de Dick et résistait à la tentation de l'appeler pour rectifier un détail ou exprimer un point de vue divergent. Mais son papier du jour, intitulé «LE FBI CLÔT LE DOSSIER DAN COOPER, AUTEUR D'UN

DÉTOURNEMENT D'AVION RESTÉ DANS LES MÉMOIRES », le fit bondir. Il avait consacré la plus grande partie de sa vie professionnelle à cette affaire. Même quand il n'était pas censé travailler dessus, il le faisait à ses heures perdues, le soir ou le week-end, ce qui désespérait Norma.

Après avoir lu l'article une première fois, il recommença lentement, pesant chaque mot. Kaminski citait d'abord un porte-parole du FBI: *«Après l'une des enquêtes les plus longues et les plus approfondies de notre histoire, nous avons décidé de réorienter les ressources consacrées au cas Dan Cooper vers d'autres priorités. Chaque fois que le FBI évalue de nouveaux indices liés au Vol 505, des ressources en moyens et en personnel sont détournées de programmes plus urgents. Des centaines, sinon plus, de détectives amateurs continuent de nous harceler avec leurs soi-disant pistes. Nous espérons à l'avenir nous épargner les appels irritants, e-mails loufoques et autres témoignages fantaisistes. J'ajouterai que l'enquête était au point mort depuis des années.»* Très exactement depuis quarante-cinq ans, c'est-à-dire depuis le premier jour, corrigea Anderson.

Plus loin, Kaminski égratignait le mythe Cooper, citant Toscanini qui avait dirigé l'enquête dans les premiers temps et l'avait qualifié d'« escroc miteux ». Il évoquait aussi les déboires des collègues qui lui avaient succédé : Lewis et Miles, deux brutes épaisses qui considéraient l'intimidation comme le fin du fin en matière de technique d'investigation ; Ravel et Powell, qui s'étaient pris pour Truman Capote et avaient publié un livre relevant de la plus haute fantaisie – Cooper y était notamment dépeint comme un soudard illettré, ce qui allait à l'encontre de ce que l'on sait du personnage – ; ou encore l'agent Noonan, arrivé à un moment où ce dossier n'intéressait plus qu'une poignée d'agents proches de la retraite et de journalistes nostalgiques. Noonan avait tout repris à zéro, traquant le détail oublié, le témoignage négligé, quitte à y laisser sa santé et sa raison, mais il se battait sur deux fronts. Entre deux investigations, il mendiait des rallonges budgétaires, pleurait pour utiliser un labo, et tapait des mémos épais comme des T-bone steaks pour que le Bureau ne classe pas l'affaire. En fin de compte, il n'avait rien découvert de neuf. Après son départ,

Coleman était entré en scène. Zélé, mais naïf, ce taurillon avait foncé tête baissée sur le chiffon rouge qu'un collègue facétieux agitait devant lui, avant de tomber dans le piège qui guette tous les flics qu'on pousse vers une voie de garage : la gnôle.

Kaminski énumérait rapidement les moyens mis en œuvre pour tenter de coincer Cooper : les huit cents témoins auditionnés, les dizaines de suspects cuisinés... Mais comment traquer une ombre, sinon en faisant appel à S.O.S. Fantômes ? Parce que ce type n'avait pas plus d'existence physique qu'un ectoplasme. Dick ne le mentionnait pas dans son article, mais Anderson se souvint que le FBI avait passé au peigne fin tous les cas de disparitions signalés autour du 24 novembre 1971 sur le territoire des États-Unis. Un paquet de citoyens manquait à l'appel et avait ses raisons pour cela : époux modèles partis avec leur secrétaire, représentants de commerce envolés avec une provision de chèques au porteur, appelés qui n'avaient pas rejoint leur unité après Thanksgiving... Aucun n'était Cooper. Au cours de ces décennies d'enquête, le Bureau avait étudié plus particulièrement une dizaine de profils pouvant

prétendre au titre de suspect idéal. Il existait un million de bonnes raisons d'envoyer ces criminels à l'ombre, voire sur la chaise électrique pour certains, mais aucun n'avait pris place à bord du Vol 505.

Il manquait autre chose dans ce papier : la prise en compte de l'érosion monétaire. Si Kaminski mentionnait bien la rançon de 200 000 dollars qu'avait empochée Cooper, il omettait de préciser qu'en 2016, cette somme équivalait à un pouvoir d'achat d'un million deux cent mille dollars.

Anderson avait reposé le journal. Il n'en fallait pas davantage pour le replonger dans son passe-temps favori : percer le mystère de l'identité du pirate de l'air. Par le passé, il avait tenté de broser son portrait psychologique. Et il fallait bien reconnaître que le personnage n'apparaissait guère reluisant : ni Robin des Bois ni Jesse James, loin du cliché du bandit chevaleresque flanqué de complices dévoués, il avait agi en solitaire, froidement, pour son seul bénéfice, et n'avait accompagné son crime d'aucune revendication sociale ou politique.

L'article de Kaminski le chiffonnait aussi par sa taille : à peine trois petits paragraphes pour résumer

une affaire de cette importance. Cette fois, il était complètement passé à côté du sujet. Sans doute était-il trop jeune pour mesurer l'impact que ce crime avait eu sur le public. À force de ruminer, il finit par mettre un nom sur ce qu'il éprouvait : injustice ! Dan Cooper et les bataillons d'enquêteurs qui s'étaient succédé pour le retrouver méritaient mieux que trois malheureux paragraphes. D'autant plus que, selon un informateur qui s'était manifesté récemment, il y avait peut-être du nouveau. De cela aussi, il voulait s'entretenir avec son jeune collègue. Il décrocha son téléphone et composa le numéro de la rédaction.

LE MESSAGE

*Malgré une soudaine détérioration de la météo, le décollage s'effectue sans problème. Pour me détendre, je commande un whisky-coca et allume une cigarette – oui, une cigarette, on est en 1971 ! Et je la savoure, cette Mapleton. Je me détends un peu. Mon plan est infail-
lible, pourquoi s'inquiéter ? Le vol est censé durer une demi-heure. Il n'est que temps d'attirer l'attention de l'hôtesse qui s'occupe de ma rangée et de lui remettre le message que j'ai rédigé à l'avance. Le badge accroché à sa poitrine indique qu'elle se prénomme Rose. Elle m'accorde un demi-regard et le range sans le lire – plus tard, elle justifiera sa réaction en expliquant qu'elle avait cru à une invitation à prendre un verre de la part d'un homme d'affaires esseulé. Je la rappelle et prononce cette phrase que tous les journaux reproduiront :*

– *Mademoiselle, vous feriez mieux de lire cette note. Il se trouve que j'ai une bombe.*

Après l'avoir parcourue, elle m'examine d'un air soupçonneux. Elle n'a pas encore éliminé la possibilité qu'il s'agisse d'un plan drague un peu tordu, ce ne serait pas la première fois. Elle s'approche et, d'une voix froide et professionnelle, demande à voir les explosifs. Pas de problème ma jolie ! J'entrouvre la mallette, juste assez pour qu'elle se rende compte que je ne rigole pas. Cette fois, elle accepte de transmettre mes instructions au commandant de bord : il devra atterrir comme prévu à Seattle, où le directeur de l'aéroport me remettra en personne une rançon de 200 000 dollars en coupures de vingt. Je réclame aussi quatre parachutes et un plein de kérosène. Si je tiens à ce que le directeur de l'aéroport se charge de la livraison, c'est parce que je connais son visage. S'ils envoient un flic, je le saurai tout de suite.

TEDDY

*Dans la 101^e, ils vous cassent le dos
Mais ils vous enseignent aussi que vous n'êtes pas
Condamné à rester une nullité pour le reste de votre vie
En Corée, j'ai appris à sauter en parachute
Et dans le jeu de cartes de la vie, je tenais enfin un atout¹*

Il arpentait la pièce, le smartphone vissé à l'oreille – sa seule concession au progrès –, parvenant mal à masquer son impatience.

- C'est de la part d'Anderson et c'est très important.
- Mais puisque je vous dis qu'il est en réunion.
- Vous êtes nouvelle, sans quoi vous me l'auriez déjà passé, mademoiselle.

1. «Bag Full Of Money», Roger McGuinn – Jacques Levy, 1972.

– Je suis au standard depuis un an.
– Et moi, je suis un ancien de la maison, Kaminski est un ami.

– Désolée, je ne peux pas connaître le nom de tous les ex-journalistes du journal, surtout après le dernier plan social. Bon, je vous le passe, ne quittez pas.

Après quarante-quatre années passées à l'*Oregonian*, Anderson avait l'impression de toujours appartenir à la rédaction. Une impression qui s'effilochait chaque jour davantage. Il n'aimait pas trop y penser, mais c'était comme s'il avait écrit sur du sable. Personne ne conserve le journal de la veille. Et il est rare que l'on se souvienne d'un chroniqueur judiciaire en retraite. La voix de Kaminski mit heureusement fin à ses réflexions.

– Que puis-je pour ton service, Mark ?
– C'est à propos de ton article.
– Lequel ?
– Celui sur Cooper.
– Eh bien ?
– Je trouve que tu aurais pu faire mieux que de recopier un communiqué du FBI pour évoquer une affaire de cette importance.

– Tu sais bien que ce n'est pas moi qui décide de la place à accorder aux sujets. Et puis, une affaire vieille de quarante-cinq ans... Tu admettras qu'on n'est pas dans l'actualité brûlante.

– Le détournement le plus énigmatique de l'histoire de l'aviation américaine est bien plus que de l'actualité brûlante.

– OK, où veux-tu en venir ?

– Pourquoi ne passerais-tu pas à la maison jeter un œil sur mes archives ? Ensuite, tu seras en mesure de juger si ça mérite mieux que trois pauvres paragraphes. Sans compter que...

Anderson se tut pour reprendre son souffle, comme si la conversation l'épuisait.

– Oui ? l'encouragea Kaminski.

– J'ai peut-être une nouvelle carte dans ma manche. Un atout que je te dévoilerai en temps voulu.

Kaminski soupira. L'importance que son ami accordait à cette affaire frisait la pathologie. Comme il ne réagissait pas, celui-ci insista :

– Tu es libre ce soir ?

– Non, je suis écrasé de boulot. J'essaierai de venir ce week-end. Je te rappellerai.

Depuis qu'il était réveillé, Anderson tournait en rond dans le living-room, s'arrêtant régulièrement devant la fenêtre pour épier la circulation. Dick avait rappelé et promis de passer ce matin. Il était près de midi quand il aperçut enfin la Honda Civic déglinguée du journaliste s'engager dans la rue. Celui-ci n'était pas encore descendu de voiture, qu'il l'attendait sur le seuil de la maison. Kaminski gravit les marches du perron et le suivit à l'intérieur. La chaleur étouffante de la mi-juillet et un rayon de soleil qui perça un instant la pénombre du couloir s'engouffrèrent à sa suite. Anderson referma vivement la porte.

– Tu comprends, expliqua-t-il, les médecins me déconseillent de sortir par forte chaleur. Mais assez perdu de temps !

Ces paroles n'appelant pas de réponse particulière, il l'entraîna dans les profondeurs du pavillon, tout en le morigénant pour son sens perfectible de la ponctualité. Kaminski l'écoutait distraitement, gêné par une odeur inhabituelle, comme un parfum de... Non, c'était stupide, la mort n'a pas d'odeur,

son ami vieillissait, voilà tout. Il jugea tout de même qu'il avait les traits tirés et se tenait plus voûté qu'à l'accoutumé. C'était sans doute dû au fait qu'il ne l'avait pas vu depuis quelque temps et qu'il s'obstinait à garder en mémoire l'image du pétulant septuagénaire qui l'avait accueilli à son arrivée à l'*Oregonian*.

Sur la table qui occupait le centre de la pièce, une pile de dossiers attendait d'être examinée, ou plutôt réexaminée, compte tenu de leurs couvertures cornées et recouvertes de notes. Ils contenaient la somme des informations collectées sur les principaux suspects du détournement du Vol 505. De quoi fournir à Kaminski matière à un article digne de ce nom. Celui-ci se débarrassa de son blouson sur le dossier d'une chaise, épongea son front en sueur et constata avec soulagement la présence d'un climatiseur.

– Tu ne m'offres pas une bière ? demanda-t-il.

– C'est de café dont nous allons avoir besoin. Assieds-toi.

Kaminski obtempéra.

– Je veux que tu étudies cette documentation. Ensuite tu jugeras si oui ou non, « une affaire vieille

de quarante-cinq ans», pour te citer, mérite plus de place que l'actualité brûlante.

– Voilà une façon formidable d'entamer son week-end ! Tu me gâtes, Mark.

Comme celui-ci se rembrunissait, il ajouta aussitôt.

– Tu as gagné, je vais jeter un œil sur tes paperasses. Mais où est ce café dont tu parlais ?

Le vieil homme dévissa le bouchon d'un thermos et remplit un gobelet qu'il posa devant lui. Puis il ouvrit une chemise sur l'étiquette de laquelle était écrit en lettres majuscules, « DOSSIER N° 10 : TEDDY CORNFIELD », et en sortit une liasse de feuillets. Kaminski tira un bloc-notes de son blouson, but une gorgée de café, grimaça – il était trop sucré –, et commença sa lecture. Il devait bien ça à Anderson.

« Avant toute chose, laissez-moi me présenter, OK ? Je suis né à Millvill, Wisconsin. Ce nom ne vous dit rien ? Normal, personne ne connaît ce trou, hormis ses infortunés habitants. La seule chose dont il peut s'honorer est d'avoir donné naissance

à l'auteur de science-fiction Clifford D. Simak, pour ceux qui connaissent. À dix-huit ans, j'avais le choix entre devenir ouvrier agricole, comme mon père, et avant lui, son père et le père de son père, ou tailler la route. Que croyez-vous que j'aie choisi ? Le problème, c'est que pour tailler la route il fallait des dollars. Et je n'en avais pas la queue d'un. Ce n'était pas encore la mode, de traverser le pays en stop avec son balluchon. Kerouac et les beatniks n'étaient pas arrivés jusqu'à nous. Comme dans la chanson, je n'étais pas un *fortunate son*¹ et me suis tourné vers la seule institution qui permet de voir du pays gratuitement : l'armée. J'ai opté pour l'aviation. Pas de bol, la semaine où je terminais ma formation de pilote sur F-86 Sabre, Truman déclarait la guerre aux bridés. Un mois plus tard, je me pelais les miches sur la base de Suwon. C'est pas pour me vanter, mais j'y ai fait plus que ma part. Dès ma troisième sortie, j'abattais un Iliouchine nord-coréen. J'ai été décoré pour ça. Et si je suis pas un véritable héros américain, alors

1. « Fortunate Son » est une chanson de Creedence Clearwater Revival composée en 1969.

je sais pas qui peut prétendre en être un ! Au cours des deux années suivantes, mon tableau de chasse ne s'est guère enrichi. Les rouges avaient reçu des MiG flambant neufs, généreusement offerts par les Russkis, et, le plus souvent, ils étaient pilotés par des Russes ou des Polonais. C'était moins la fête.»

Kaminski s'interrompit et jeta un regard interrogatif à Anderson.

– C'est la transcription d'un interrogatoire, expliqua celui-ci. J'ai supprimé les questions pour que le récit soit plus fluide.

– Les flics t'aimaient bien pour te faire ce genre de cadeaux.

– Il faut cultiver ses contacts, c'est ce qui distingue un journaliste d'un pisse-copie. Mais continue, tu n'en es qu'au début, ajouta-t-il en tapotant la pile de dossiers. Kaminski soupira et revint à Teddy Cornfield.

«Désolé si je suis un peu long, mais cette partie de ma vie a son importance, c'est là que tout s'est joué. Je reprends : un jour qu'on revenait d'un raid, mon

zinc a commencé à se comporter bizarrement. Je perdais de l'altitude, n'arrivais plus à tenir le rythme de l'escadrille. Le commandant a ordonné aux autres de filer puis s'est porté à mes côtés pour voir ce qui clochait. Les nouvelles n'étaient pas bonnes : mon réservoir était percé et au rythme où je perdais du carburant, il me serait impossible de rentrer. Il m'a dit de pousser le plus loin possible et, en fonction du relief, de me poser ou de m'éjecter. Une équipe de secours viendrait me récupérer. Après ça, il a filé, sous peine de tomber en panne sèche lui aussi.

Atterrir, c'était facile à dire, mais, au cours des dernières semaines, on avait tellement bombardé les pistes et les routes qu'y poser mon Sabre sans me crasher aurait relevé du miracle. Comme j'avais moyennement envie de rentrer au pays dans une boîte en sapin, je me suis éjecté. Mon dernier saut en parachute remontait à plus d'un an. J'avais sans doute perdu mes automatismes car je me suis esquiné l'épaule en touchant le sol.

J'ai regardé ma montre. Il ne restait que deux heures de jour et, à l'époque, nos hélicos ne volaient pas de nuit. J'ai cherché un fossé où me planquer

et j'ai attendu. Si les copains ne se pointaient pas avant le coucher du soleil, probable que les bridés viendraient me chanter une berceuse composée par Monsieur Kalachnikov.

Quand j'ai reconnu, au loin, le bourdonnement d'un Sikorsky, j'ai entonné à tue-tête notre vieil hymne : "Nothing will stop the US Air Force !" L'hélico m'a récupéré, mais mon épaule m'a valu un séjour à l'hôpital d'Okinawa.

Au bout de deux semaines, je suis retourné à Suwon où une surprise m'attendait : à en croire les tests que ces planqués en blouses blanches m'avaient fait passer, je n'étais plus apte à voler ! J'avoue que je n'ai toujours pas saisi en quoi des questions à la con, genre "Regardez attentivement cette tâche de vomi : comment l'interprétez-vous ?", prouve que vous êtes ou non capable d'abattre un MiG-15 ainsi que le cosaque qui se trouve à l'intérieur.

Pour mon malheur – vous allez comprendre pourquoi je dis ça –, j'ai fini par accepter un poste d'instructeur dans un régiment de parachutistes en Californie. À l'époque, je faisais pas semblant quand il s'agissait de taquiner la gnôle. À mon corps

défendant, le job était mortellement ennuyeux et les recrues n'étaient pas des lumières. J'étais censé transformer en soldats des fillettes qui s'évanouissaient à la vue d'une fracture ouverte et des ploucs qui n'avaient jamais pris l'avion de leur vie.

La veille de ce que j'appellerais pudiquement l'"incident", on avait fêté la promotion de Gary qui était nommé caporal-chef. On a forcé sur les boissons d'homme, normal, mais le lendemain il fallait assurer. Pas de bol, ce matin-là on m'avait refilé le pire ramassis d'avortons qu'il m'ait été donné de croiser au cours de ma carrière. J'ai fait grimper ces toquards dans le Fairchild à coups de pieds au fion, puis on a décollé. J'ai tout de suite pris en grippe deux merdeux dont c'était le premier saut. Leurs papas étaient officiers et ils n'avaient pas eu besoin de passer les épreuves de sélection pour intégrer les paras. Pour la peine, j'allais leur offrir un cours particulier façon Cornfield.

D'habitude, on les largue à 400 mètres. Et c'est à cette altitude que j'ai fait sauter mes gars, sauf les deux pistonnés à qui je réservais un traitement spécial, histoire de leur souhaiter la bienvenue. Je suis

allé voir le pilote et lui ai demandé de descendre à 200 mètres. À cette altitude, il faut pas roupiller parce qu'on a moins de temps pour déployer le parachute, comme vous pouvez l'imaginer. Ensuite, j'ai rejoint mes crevards et leur ai ordonné de sauter. Même sans expérience, ils trouvaient ça bizarre que le zinc vole aussi bas et ils n'ont pas bougé. Je leur ai dit que c'était ça ou quinze jours de trou. Ça la foutrait bien pour des fils de gradés. Ils ont fini par obéir.

Vous le croyez ça ? Aucune de ces lopettes n'a été foutu d'ouvrir son parachute correctement. Le premier est mort sur le coup. Le second est resté dans le coma trois semaines avant de se voir offrir une chaise métallique avec de belles petites roues. Il n'a jamais remarché. Quant à moi, j'avais tout perdu : mon grade, ma Purple Heart, ma solde et le respect de mes frères d'armes. Vous voulez connaître le verdict de la cour ? "Homicide par négligence". Je m'en suis tiré avec vingt-quatre mois dont je n'ai effectué que la moitié parce ces deux types n'auraient pas dû se trouver dans ma section. Il y avait eu des irrégularités en amont pour satisfaire leurs papas et la hiérarchie n'avait pas envie qu'on fouille de ce

côté. J'ai fermé ma grande gueule, mais, une fois ma peine purgée, j'étais triquard dans l'armée – ça, je m'y attendais – et aussi partout ailleurs – ça, je m'y attendais moins. Ma chère patrie avait une curieuse façon de remercier un vétéran après dix ans de bons et loyaux services.

Que faire lorsque personne ne veut vous embaucher, à part bricoler ? Je suis rentré à Millville. J'ai renoué avec Tommy, un copain d'enfance dont le champ d'activité était large : stations-services, pharmacies, supérettes... Il m'a mis sur un coup ou deux. En fait, un peu plus, mais là n'est pas la question. On changeait à chaque fois de comté, de mode opératoire. Du travail propre, sans risque. Et puis, il y a eu la succursale de la Barclays de Louisville. Il a fallu que ça tombe la semaine où ils inauguraient leur nouvelle installation anti-braquage, avec blocage automatique du sas, alarme reliée aux flics et tout le tralala. Et vous savez quoi ? Leur fichu système fonctionnait au poil. Retour à la case prison pour quelques années.

À ma sortie, j'étais fermement décidé à réintégrer le droit chemin et ne plus m'en écarter. Ç'a failli

marcher. Sauf que cette terre de liberté appelée Amérique ne fait pas de cadeau à ses fils qui ont trébuché. Oh, non, M'sieur ! J'ai recommencé à bricoler. Une connaissance m'a mis en contact avec quelqu'un qui cherchait un homme de confiance pour piloter un bimoteur du Canada aux États-Unis. Décollage de nuit depuis un aérodrome privé, près de Pays Plat, dans l'Ontario. Arrivée à Hibbing, dans le Minnesota, trois heures plus tard. Mon itinéraire survolait le lac Supérieur. Pas le trajet le plus court, mais le moins surveillé selon mon client, qui avait sans doute ses raisons de rechercher la discrétion. Je tenais pas à savoir lesquelles, il me fallait ce pognon. J'avais foutu une greluche en cloque, et comme je suis un homme d'honneur, je l'avais épousée. Mais vous savez comment sont les femmes enceintes, elles passent leur temps à bouffer. Ma Sally engloutissait des caddies entiers de crème glacée et de gaufres. Et le futur papa que j'étais se sentait responsable du bien-être de sa famille.

Selon le plan de vol, je devais me poser sur une piste aménagée près d'une mine désaffectée, au nord d'Hibbing. Mais alors qu'il ne restait plus qu'une

trentaine de miles à parcourir, l'un des moteurs a flanché et je me suis replié vers l'aéroclub de Duluth. J'ai rejoint la terre ferme sans casse, en revanche, quand on m'a demandé les papiers de l'avion, la situation s'est compliquée. Les documents étaient des faux grossiers et le bimoteur appartenait à un businessman canadien qui avait porté plainte pour vol. Quand le sort est contre vous...

Cette fois-ci, je n'ai pas été inculpé. Le tribunal n'a pas réussi à prouver que j'avais connaissance de la provenance de l'appareil. On m'a tout de même retiré ma licence, histoire que je ne sois pas tenté de recommencer, et je suis rentré à la maison libre, mais fauché. Cerise sur le gâteau : quand je suis enfin rentré à la maison, Sally s'était tirée. Elle avait laissé un mot disant qu'elle voulait pas que son futur enfant soit élevé par un criminel. Mettez-vous en quatre pour une fille, voilà comme elle vous remercie !

Officiellement, je n'avais plus le droit de m'asseoir dans un cockpit. En tout cas, pas pour tenir le manche à balai. Cause toujours, mon joli, celui qui interdira à Teddy Cornfield de voler n'est pas né. Après quelques années que je qualifierai de difficiles,

j'ai eu cette idée de génie pour joindre l'utile à l'agréable : monter une société d'entretien et de restauration d'appareils vintage. Mais la tentation fut trop forte. Un jour qu'on venait d'achever la remise en état d'un Piper Cherokee de 1965, un bijou, j'ai décidé de le livrer moi-même à son propriétaire. Après un vol sans histoire, je suis arrivé en vue de l'aéroclub où le client m'attendait. J'ai appelé la tour de contrôle pour demander la permission d'atterrir, mais la réponse tardait et j'ai dû improviser.

La visibilité était parfaite, la piste, déserte, je ne voyais aucune raison d'attendre davantage. Je me suis posé en douceur, ai amené le Piper près des hangars et coupé le contact. C'est à ce moment que, telle une torpille de l'US Navy fonçant sur un cuirassé japonais, un orang-outan engoncé dans une combinaison rouge s'est jeté sur moi. Selon lui, je n'avais pas respecté les procédures de sécurité et lui avais coupé la route alors qu'il s'apprêtait à gagner la piste. Il n'en démordait pas : il voulait voir ma licence. Le hasard a voulu que l'orang-outan appartienne aux forces de police de la ville. Il n'a pas apprécié ma proposition d'arrangement à

l'amiable : un petit billet pour se calmer et retourner faire joujou avec son Cessna. Je m'en suis tiré avec trois ans de conditionnelle et ce gros titre dans une feuille de chou locale : *“TEDDY CORNFIELD, CONNU POUR BRAVER LES LOIS FÉDÉRALES DE L'AVIATION DEPUIS PLUSIEURS DÉCENNIES, SEMBLE INCAPABLE DE RESTER EN DEHORS D'UN COCKPIT.”* »

Pendant que Kaminski lisait, Anderson tournait autour de la table. Il n'avait pas perdu cette habitude qui agaçait tant son jeune collègue, qui cette fois n'y prêtait pas attention, mais songeait en s'étirant que c'était là une drôle de façon de commencer un week-end qu'il avait prévu de consacrer au farniente.

– Intéressant, mais je ne vois pas encore en quoi c'est relié à ce qui nous intéresse ? interrogea-t-il en interrompant sa lecture.

– Patience, lis la suite, répondit Anderson sans interrompre son piétinement.

« Si vous pensez que mes ennuis s'arrêtent là, c'est parce que je ne vous ai pas encore parlé des

deux fouille-merdes qui ont fait leur apparition au début des années 2000, alors que j'étais en droit de savourer une retraite paisible. Mais visiblement, Matthew Ravel et Daniel Powell ne l'entendaient pas de cette oreille. Ces deux apprentis détectives, plus doués pour écrire des romans de science-fiction que pour mener une enquête, se sont mis en tête que j'étais lié à l'affaire Dan Cooper, mieux, que j'étais Dan Cooper ! Avouez qu'ils ne manquaient pas d'imagination.

Toscanini, qui m'avait coincé à Louisville pour le coup de la Barclays, et à qui j'accorde une grande confiance parce que c'est un flic propre, l'a pourtant dit et répété : dès que la nouvelle du détournement du 727 a été connue, je l'ai spontanément appelé pour lui proposer mon concours. Je pensais que mon expertise en matière de saut à parachute pouvait être utile aux autorités et, sans vouloir me vanter, je pense leur avoir donné un sérieux coup de mains, parce qu'ils étaient complètement largués. Certes, mes conseils n'ont pas permis de retrouver ce salopard, mais j'attends toujours que Ravel et Powell m'expliquent comment je pouvais être en train de

détourner un avion tout en parlant à Toscanini depuis mon salon, mais ils ne sont pas à une invraisemblance près. Figurez-vous qu'ils ont publié le récit de leur pseudo-enquête. Ils ont appelé ça : *Dan Cooper is alive and well in Springfield*. Je t'en foutrais du Dan Cooper ! D'après eux, j'aurais téléphoné à Toscanini pour me forger un alibi, alors que ce dernier a précisé qu'il s'était écoulé une heure entre le moment où le pirate a sauté et mon appel. Son point de chute étant situé au milieu d'une forêt, je ne vois pas comment j'aurais pu rejoindre la civilisation et trouver une cabine téléphonique dans un laps de temps aussi court. Le plus beau, c'est que nos deux candidats au prix Pulitzer m'ont proposé une coquette somme d'argent si j'acceptais de corroborer leur thèse et de participer à la promotion de leur torchon. Inutile de préciser que ma réponse ne fut ni diplomatique ni polie. Voilà, c'est tout. Je peux partir, chef? »

Kaminski jeta un coup d'œil aux notes qu'il avait prises et hocha la tête.

– Quel parcours... Un fils de paysan qui devient

un héros de l'US Air Force, avant d'être humilié et renié par cette même institution et de se mettre à collectionner les séjours derrière les barreaux. Ce ne sont pas les raisons de prendre sa revanche qui lui manquaient, en commettant un coup spectaculaire, par exemple.

– Tu commences à comprendre à quel point cette histoire est complexe ? Ses protagonistes montent sur scène, font leur numéro, puis retournent en coulisse sans qu'on puisse jamais les inculper ni les blanchir complètement. Ce qui se dessine ici, c'est un portrait en creux de l'Amérique. Cette enquête remue la boue de notre pays, Dick ! Et ce n'est pas Cooper qui en émerge, mais des figures encore plus dérangeantes.

– Te voilà bien lyrique.

– C'est inévitable dès qu'on se penche sur cette affaire. Mais assez parlé, tu n'en es qu'au début, indiqua-t-il en tapotant à nouveau la pile de dossiers. Sans parler de la petite surprise que je te réserve, mais j'attends d'en avoir la confirmation.